

Soieries, porcelaine, &c. attirail de Cour, uniquement destiné à retracer la magnificence Impériale. Cette indifférence dédaigneuse pour le verre, annonce combien les idées Chinoises sont encore aujourd'hui éloignées de celles de l'Europe.

CHAPITRE VIII.

• Médecine.

Médecins. **L'**ÉTUDE de la Médecine, chez les Chinois, est aussi ancienne que la fondation de leur Empire. Jamais leurs Médecins ne furent ni grands Anatomistes, ni Physiciens profonds. Cependant ils ont fait, à certains égards, des progrès capables d'étonner nos plus habiles Médecins d'Europe.

La chaleur vitale, & l'humide radical, voilà, disent-ils, les deux principes naturels de la vie; le sang & les esprits en sont les véhicules. Ces deux principes résident dans toutes les parties principales du corps: ils y entretiennent la vie & la vigueur. C'est dans le cœur, dans le foie, dans la rate, dans les poumons, & dans les deux reins, qu'ils établissent

le siège de l'humide radical. Ils placent la chaleur virale dans les intestins, qu'ils portent de même au nombre de six. C'est de ces différens sièges que la chaleur virale & l'humide radical passent dans les autres parties du corps, par le moyen des esprits & du sang. Les Médecins de la Chine supposent encore, dit le P. du Halde, » que le corps est, au » moyen des nerfs, des muscles, des » veines & des artères; comme une es- » pece de luth, ou d'instrument harmo- » nique, dont les parties rendent divers » sons, ou plutôt ont une espece de » tempérament qui leur est propre; à » raison de leur figure, de leur situation; » & de leurs divers usages; & que c'est » par le moyen des pouls différens, qui » sont comme les sons divers, & les » diverses touches de ces instrumens; » que l'on peut juger infailliblement de » leurs dispositions; de même qu'une » corde plus ou moins tendue, touchée » en un lieu ou en un autre, d'une ma- » niere ou plus forte ou plus foible, » rend des sons différens & fait con- » noître si elle est trop tendue ou trop » lâche.

Ils supposent, en un mot, entre toutes

Médecine.

les parties du corps humain , d'une part, des ascendances , de l'autre, des correspondances qui forment la base de leur système médical. Ils prétendent juger de l'état du malade , & du genre de sa maladie , par la couleur de son visage , par celle de ses yeux , à l'inspection de sa langue , de ses narines , de ses oreilles , & d'après le son de sa voix : mais c'est surtout d'après la connoissance du pouls qu'ils fondent leurs pronostics les plus assurés. Leur théorie sur la pulsation est très-étendue : elle varie selon les cas. Un de leurs anciens Médecins en a laissé un *Traité* complet , qui leur sert encore de règle aujourd'hui. Ce *Traité* fut composé environ deux siècles avant l'Ere chrétienne ; & il paroît certain que les Chinois connoissoient la circulation du sang antérieurement à toutes les Nations de l'Europe.

Un Médecin Chinois est-il appelé chez un malade ? Il appuie d'abord le bras de celui-ci sur un oreiller, lui applique ensuite les quatre doigts le long de l'artere , tantôt mollement , tantôt avec force. Il emploie un temps considérable à examiner les battemens , à démêler leurs différences. C'est d'après le mouvement

du pouls plus ou moins vif, plus plein ou plus foible, plus uniforme ou moins régulier, qu'ils découvrent la source du mal, & que, fans interroger le malade, ils lui disent dans quelle partie du corps il sent de la douleur, laquelle de ces parties est attaquée, ou l'est le plus dangereusement. Ils lui annoncent aussi dans quel temps & comment finira sa maladie.

Cette précision tendroit à faire croire qu'ils ont, en Anatomie, plus de connoissances qu'on ne le suppose en Europe. Il est vrai qu'ils ne disloquent jamais, qu'ils n'ouvrent même jamais les cadavres; mais s'ils négligent l'étude de la Nature morte, qui laissera toujours beaucoup à deviner, ils paroissent avoir étudié longuement, profondément & utilement la Nature vivante. Elle peut elle-même n'être pas toujours impénétrable à trente siècles d'observations. Les Egyptiens ne permettoient point l'ouverture des corps morts; & ce fut toutefois dans leurs Livres sacrés qu'Hippocrate puisa presque toute sa doctrine.

La Médecine des Chinois est presque totalement empirique. Ils ont la plus grande confiance dans leurs simples, qui, en effet, ont des vertus particulières: mais

~~l'habileté~~ l'habileté consiste à les bien connoître, à savoir les administrer à propos.

Médecine.

C'est encore avec des simples & quelques fruits, que les Médecins Chinois composent la plupart de leurs cordiaux. Ils les regardent comme nécessaires pour extirper le mal jusqu'à sa racine. Au surplus, ils prescrivent une diete rigoureuse dans le fort de la maladie, & interdissent totalement l'usage de l'eau crue au malade.

Leur Herbarium est fort étendu; &, s'il faut les en croire, très-régulièrement classé. Le principal Ouvrage qui embrasse cette matiere, & qu'on nomme vulgairement l'*Herbarium Chinois*, est divisé en cinquante-deux Livres. C'est l'Empereur *Chin-nong* qui a le premier écrit sur le nombre & la qualité des plantes médicinales. C'est lui que les Chinois regardent comme l'inventeur de la Médecine parmi eux. Son Ouvrage a été, en grande partie, fondu dans l'Herbarium général qu'on vient de citer.

Le *Gin-seng* est regardé par les Médecins Chinois, comme une plante du premier ordre, comme la plante par excellence. On lui attribue, parmi une foule d'autres propriétés, celles d'entretenir

l'embonpoint, de fixer les esprits animaux, d'arrêter les palpitations, de chasser les vapeurs malignes, d'éclaircir la vue, de dilater le cœur, de fortifier le jugement, de réchauffer l'estomac & d'en rétablir l'orifice supérieur; de prévenir les obstructions, ou de les guérir; de guérir aussi l'hydropisie, de fortifier les parties nobles, & généralement tous les viscères, d'obvier à la foiblesse des poulmons, &c. &c. &c.; & enfin de prolonger la vie. Mais dans presque tous ces cas si différens, l'usage du *Gin-seng* doit être souvent répété. On le prépare de soixante & dix-sept manières, qui forment autant de recettes différentes.

Médecine.

Cette précieuse racine est devenue rare. Elle se vendoit autrefois au poids de l'argent; elle se vend aujourd'hui presque au poids de l'or.

La Médecine Chinoise fait aussi un ample usage du thé. Elle lui accorde une foule de propriétés admirables, surtout s'il a été cueilli sur quelque-une des pointes de la montagne de *Mong-chan*. Elle recommande aussi de ne prendre le thé que chaud, en petite quantité, & jamais à jeun.

La graine de thé n'est pas elle-même

Gg iv

Médecine.

fans vertus , disent les Médecins Chinois ; elle guérit la toux & l'asthme , elle chasse les flegmes. Les Dégraisseurs de la Chine s'en servent pour nettoyer les habits , après l'avoir broyée.

Enfin les Médecins Chinois savent tirer parti de la chair & du fiel de l'éléphant , de sa peau , de ses os & de son ivoire , pour guérir différentes maladies. La chair & la graisse du chameau , son lait , son poil , & jusqu'à sa fiente , ont aussi leurs propriétés particulières. Le *cheval de mer* en auroit une bien précieuse , s'il est vrai , comme l'assurent les Docteurs de la Chine , qu'il ait celle de faire accoucher sans effort une femme dont la vie est menacée , ainsi que celle de son fruit. Cet insecte marin a la forme du cheval , & environ six pouces de long. Il suffit de le mettre dans la main de la femme ; » & elle se délivrera de son fruit , dit un Auteur Chinois , avec la même facilité qu'une brebis dont le terme est arrivé «.

Autres remèdes fort estimés des Chinois ; savoir , le *cancre pétrifié* , antidote salutaire contre toutes sortes de venins ; le *musc* , propre à une foule de maladies , qui chasse toute sorte de mauvais air ,

les vents, la mélancolie, guérit la morsure du serpent, &c. Ils pensent à peu près comme nos Médecins sur l'usage de la rhubarbe, excepté qu'il ne l'ordonnent presque jamais crue, ni en substance. Une autre racine dont ils font un cas particulier, c'est celle qu'ils nomment *Tang-coue*. Elle nourrit le sang, aide à la circulation, & entretient la vigueur. Le *Ngo-kiao* a, parmi beaucoup d'autres vertus, celle de guérir quelquefois, & toujours de mitiger les maladies du poumon. Ce fait est confirmé par l'expérience.

Les Ecrits sur la Médecine sont très-nombreux chez les Chinois, & nulle Nation n'en possède aujourd'hui d'aussi anciens. On a fondu dans différens Traités les Ouvrages que différens Médecins avoient publiés sur la même matiere; on a rapproché leurs recettes, leurs idées, leurs opinions; &, ce qui pourroit surprendre même en Europe, c'est qu'il regne dans ces sortes de Recueils beaucoup d'ordre, de précision & de clarté. Il résulte des principes généraux établis par les Médecins de la Chine, que toute maladie agit successivement sur le cœur, sur le foie, sur le poumon, sur l'esto-

Médecine. mac, sur les reins, & sur les entrailles; que le passage de l'un à l'autre produit une petite crise, la révolution générale une grande, & qu'il est essentiel de distinguer quand il faut attaquer le mal par des remèdes directs pour arrêter ses progrès, ou simplement en détourner le cours afin de les affoiblir; savoir enfin accélérer ses crises, les retarder, ou les attendre.

Mais un des moyens les plus extraordinaires qu'on puisse employer dans l'art de guérir, est celui que les Médecins Chinois nomment *Tcha-tchin*, ou *piqûre d'aiguille*. Il consiste à piquer avec des aiguilles préparées les plus petits rameaux des artères, sans permettre au sang de sortir par ces piqûres; on brûle dessus de petites boules d'armoise, qui les cautérisent. L'efficacité de ce traitement est prouvée par des guérisons sans nombre, & qui semblent surnaturelles. Savoir où il faut ficher les aiguilles, en combien d'endroits, la manière de les enfoncer & de les retirer; voilà le grand secret de cette méthode. On y joint quelques remèdes pris intérieurement.

S'agit-t-il d'engourdissement, de tension, de douleur dans les membres, &c.

Une autre méthode singulière & des plus

Médecine. anciennes vient au secours de ces maladies. On fait tenir le malade dans une posture qui gêne & retarde la circulation dans telle ou telle partie du corps, & on l'oblige à fondre tellement son haleine dans sa bouche, que l'air ne sorte de ses poumons que d'une manière insensible. Ce traitement si simple, joint à des remèdes non moins simples, & à certain régime, est communément suivi d'une parfaite guérison.

L'art de discerner si un homme s'est étranglé lui-même, ou l'a été par d'autres, s'il s'est noyé, ou s'il n'a été jeté dans l'eau qu'après sa mort, est encore une découverte qui appartient aux seuls Chinois. Elle est, dans certaines affaires criminelles, d'une grande ressource pour leurs Tribunaux, & pourroit, dans les mêmes circonstances, faire cesser la perplexité des nôtres.

L'inoculation étoit pratiquée à la Chine, long-temps avant qu'elle fût connue en Europe : ce qui ne prouve pas toutefois que l'Europe tienne d'elle cette découverte. Si elle inspire aux Chinois moins de confiance qu'aux Européens, c'est que les premiers ont une

Médecine.

foule de preuves qu'elle n'empêche point le retour de la petite vérole, quand elle dégénère en épidémie. Ils pensent aussi que cette maladie n'a pas toujours existé parmi eux ; ils n'en font remonter l'origine qu'à environ trois mille ans. Le nom qu'ils lui donnent est *Tai-tou*, qui veut dire *venin du sein maternel*. Ils en distinguent plus de quarante sortes ; mais l'expérience démontre qu'à la Chine la petite vérole est peu dangereuse dans les pays chauds ; elle ne se développe pas dans les pays froids. C'est dans les pays tempérés qu'elle exerce le plus ses ravages. C'est aussi, d'après le climat, l'âge & le tempérament, que les Médecins Chinois reglent leurs moyens de la combattre.

Nous n'avons fait qu'indiquer ci-dessus l'extrême sagacité des Tribunaux Chinois pour distinguer si quelqu'un est mort naturellement ou par violence, & en juger lors même que le cadavre commence à tomber en pourriture. L'importance du sujet exige quelques détails de plus. Ils termineront ce Chapitre.

On exhume le cadavre, & on le lave dans du vinaigre ; on a eu soin de creuser une fosse d'environ six pieds de long sur trois de large & autant de profon-

deur. On allume un grand feu dans cette fosse, & on le pousse jusqu'à ce que la terre qui l'environne devienne elle-même un foyer ardent. Alors on en retire ce qui reste de feu ; on y verse une grande quantité de vin, & on couvre cette fosse d'une grande claie d'osier, sur laquelle on étend le cadavre. On le couvre ensuite lui-même, ainsi que la claie, d'une toile qui s'élève en forme de voûte, afin que la fumée du vin qui s'évapore puisse agir sur lui en tout sens. On leve cette toile deux heures après ; & c'est alors, s'il y a eu des coups de donnés, qu'ils paroissent sur le cadavre, dans quelque état de déperissement qu'il puisse être.

On étend la même expérience jusque sur les ossemens dépourvus de toute chair. Les Chinois assurent que si les coups qui ont été donnés étoient capables de causer la mort, cette épreuve en fait reparoître la marque sur les os ; quand même il n'y auroit aucune rupture. Au surplus, le vin dont on parle ici, n'est autre chose qu'une biere fabriquée avec du riz ou du miel : remarque essentielle à faire, si l'on entreprenoit de faire en Europe quelque essai de cet expédient, si digne d'être vérifié.